

LITHOGRAPHIE. — Hermann Paul : *Les Grands Spectacles de la Nature*, 2<sup>me</sup> série : *La Vie de Madame Quelconque*, en dix tableaux lithographiés.

POÉSIE. — Jean Casier : *Flammes et Flammèches* (Bruxelles, Lacomblez) ; Paul-Armand Hirsch : *Sonnets et Chansons* (Librairie de l'Art Indépendant).

ROMAN. — Comtesse Julie Apraxin : *Deux Passions*, préface d'Alexandre Dumas (Ollendorff) ; Willy : *Une Passade* (E. Flammarion) ; Camille Lemonnier : *L'Ironique Amour* (Dentu) ; Abel Hermant : *Eddy et Paddy*, illustrations de J. Blanche (Ollendorff) ; Léon Bloy : *Histoires Désobligeantes* (Dentu).

THÉÂTRE. — Maurice Beaubourg : *La Vie Muette* (Tresse et Stock).

DIVERS. — Alfred Thomereau : *Quelles sont les limites de l'intervention de l'Etat en matière d'assurances* (L. Warnier et Cie) ; Albert Fleury : *Exégèse de l'Œuvre future* Collège Esthétique) ; Maurice Le Blond : *L'Apologie de l'Homme. Première Etape d'un Néophyte* (H. C.) ; Séverine : *Pages Mystiques* (Simonis Empis) ; Pierre Louys : *La Maison sur le Nil* (Librairie de l'Art Indépendant) ; *Annuaire 1894-1895 de l'Association Générale des Etudiants* (au siège de l'A.) ; Ch. Bauchery et A. de Croze : *L'Évolution de l'Amour* (E. Flammarion) ; Maffre de Baugé : *Aux Arènes* (Savine) ; Marc Stéphane : *Pour Jean Grave* (Mme Vautier) ; Pierre Louys : *Les Chansons de Bilitis* (Librairie de l'Art Indépendant) ; *Almanach Hachette* (Hachette).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Cunnar Heiberg : *Der Balkon. Drei Ufte* (Leipzig, Wilhelm Friedrich) ; Cte Alexis Tolstoï : *Le Prince Sérébriany*, roman historique du temps d'Ivan le Terrible, avec une préface de l'auteur, traduit du russe par Léon Golschmann (Ollendorff).

## JOURNAUX ET REVUES

A propos des ennuis que fit subir au maître Rodin la Société des Gens de Lettres, le *Gaulois* a rappelé l'histoire de la première statue de Balzac. En ce temps-là Balzac et Soulié (le Zola du temps) étaient égaux en gloire, et, tous deux morts, Alexandre Dumas les voulut en bronze. La souscription marchait lorsque Mme de Balzac s'opposa au projet, par devant un tribunal ; le président lui fit la honte de même refuser la parole à son avocat, jugeant cette intervention telle qu'une pure et simple indignité. C'est à ce propos que Clésinger (le Rodin de ces temps romantiques) écrivit à Dumas cette curieuse lettre, où les mères, sœurs, filles ou veuves des grands hommes sont renvoyées bellement à leur place :

Bol. 13

« Mon cher Dumas,

» Je lis dans les journaux que nous venons de recevoir une assignation de Mme veuve de Balzac pour avoir à interrompre nos monuments. Quant à moi, je vous préviens que je n'ai pas interrompu mon travail et que je me crois le droit, malgré toutes les veuves du monde, de faire un monument à tel grand homme qu'il me plaira.

» Je ne sais pas si Soulié a une veuve ; je n'ai jamais entendu parler ni de Mme Shakespeare, ni de Mme Racine ; ce que je sais, c'est ce que vous aurez votre statue toute fondue dans un mois. *C'est moi qui la donne.* Voilà ma souscription.

« CLESINGER. »

Malheureusement le procès avait arrêté la souscription, d'autres difficultés survinrent, — et l'on attendit. Après quarante ans Rodin retrouve la grimace hargneuse de la Veuve.

Du même journal cette précieuse note par quoi on voudrait nous faire mépriser les Chinois :

« Les idées que professent les Chinois sur la guerre, la stratégie, etc., d'après M. Léon de Rosny.

» Pour le Chinois, la guerre est une mauvaise action, un malheur. La gloire militaire n'excite chez eux que le dédain. » Lauriers, triomphes, victoires, couronnes, sont des mots dont il n'est pas question devant les enfants.

» Dans les écoles, on leur apprend que la guerre est un désastre, que les combats sont des homicides. Un Empereur qui sacrifie des existences dans un combat est un prince sans sagesse et sans justice.

» On s'explique facilement comment les Chinois ont été si cruellement pris au dépourvu par les événements de la guerre que leur font les Japonais.

» Mais il faut signaler aussi ce point important : chaque fois que les Chinois ont été vaincus, ils ont absorbé leurs vainqueurs au point de les faire disparaître à peu près complètement. »

Bien des Européens voudraient être Chinois — pour retourner à l'école et entendre enfin un maître dire des choses honnêtes et sensées.

Le 18 décembre, on apprit la mort du romancier Robert-Louis Stevenson. C'était, avec Walter Pater, le seul écrivain anglais qui eût la notion du style, de l'écriture, — notion que la « jeune Angleterre » cherche en ce moment à conquérir en nous étudiant et trop souvent en nous imitant. Voici, abrégée, la notice communiquée au *Temps* par M. F. de P. :

« Robert-Louis Stevenson est mort à Apia, archipel des Samoa, où le soin d'une santé délicate l'avait amené à fixer sa résidence depuis quelques années. Sa vie a été courte : il était né le 13 novembre 1850.

» On a dit de lui qu'il était l'héritier légitime de Walter Scott. Cela est vrai en un sens, et nul ne songera à le constater parmi ceux qui ont lu la série de ses romans écossais, goûté leur saveur de terroir incomparable.

» Toutefois, ce serait manquer le trait essentiel de l'originalité de Stevenson que de ne vouloir voir en lui que le représentant de l'imagination écossaise : il était cela et quelque chose en plus. Seul, ou presque seul des innombrables romanciers et littérateurs anglais de notre époque, Stevenson a eu le don, le culte, la passion du style.

» Il a peint lui-même, dans un de ces Essais qui sont peut-être le plus précieux de ses legs, l'éveil presque inconscient de cette faculté en lui, comment, tout jeune, il se répétait indéfiniment un mot sonore et harmonieux dont le seul son provoquait un ébranlement de toute son imagination et faisait passer devant ses yeux des tableaux enchanteurs. Depuis ce début, cette qualité, l'une des plus nécessaires à l'artiste qui a pour matériaux des vocables, n'a cessé de grandir et se perfectionner chez Stevenson. Un séjour prolongé à Paris à l'âge des jeunes enthousiasmes et des fortes impressions — séjour sur lequel il a publié de charmants souvenirs — son soin à se tenir au courant des productions de notre littérature, contribuèrent fort au développement de ce don de la nature.

» Nul n'a mieux su construire une phrase, une période, un chapitre, et par là nous entendons non pas l'article laborieux d'un pédant, mais cette harmonie native d'un artiste-né qui donne au rythme la part qui lui revient dans la symphonie des mots.

» Aussi bien Robert-Louis Stevenson ne tarda pas à conquérir sa place — une place au premier rang. Ses romans d'aventures — dont *l'Île du Trésor* fut le premier — ses *Nouvelles Mille et une Nuits*, son *Kidnapped*, avaient donné au public une haute idée de sa fertilité d'invention et de son talent de narrateur. Le récit surprenant qu'il intitula le *Docteur Hyde et M. Jekyll* révèle en lui un psychologue exercé, initié aux dernières découvertes de la suggestion et de l'hypnotisme et capable de tirer de ces mystères sur les confins de la science et de la superstition toute la somme de terreur qu'ils peuvent contenir.....

» Entre temps, il avait publié deux volumes d'Essais où éclatent l'ingéniosité de sa critique, la vivacité de son observation, la profonde et large humanité de ses sympathies.

» Forcé par sa santé d'aller vivre dans un autre hémisphère, là il s'était révélé sous un jour nouveau. À côté de deux ou trois romans polynésiens, où il y a beaucoup de qualités séduisantes, mais qui ne sauraient rivaliser avec ses œuvres écossaises, il s'occupa surtout à protéger ce peuple indigène chez lequel il avait planté sa tente et auquel il avait voué un amour généreux. Ses lettres au *Times*, son *Footnote to history*, ses discours aux Canaques de Samoa, ne sont pas la moindre preuve de ce que valait cette nature fine, forte, capable de dévouement, aussi digne d'être aimée que d'être admirée. »

Lors de la distribution annuelle des prix de vertu, offerts à de pauvres servantes et à de pauvres littérateurs, M. Pailleron, à propos de Labiche (bon vaudevilliste — et quel nom présélestiné !) s'est plu à injurier tous les écrivains nouveaux et leurs

maîtres, et surtout Ibsen (un homme gênant, ayant du génie).

De quoi se mêle ce doumiculet dramatique et de quoi se plaint-il ? Sa médiocrité n'est-elle point connue et appréciée de tous ? — REMY DE GOURMONT.

## §

En même temps que la dernière livraison des *Blaetter für die Kunst* (Octobre 1894), nous parvient un fascicule de la *Allgemeine Kunst-Chronik* (15 novembre) en étrange contradiction avec les précédents numéros de cette feuille. Toute la rédaction des *Blaetter* s'est emparée de la *Kunst-Chronik* pour y faire, à l'instar des numéros spéciaux de la *Plume*, un manifeste visant un public moins restreint. Nous sommes heureux de pouvoir lire en une typographie plus accessible les fragments de poèmes de M. Stefan George augmentés de ponctuations qui leur manquaient jusqu'à présent. Des traductions de Rossetti, Swinburne, Baudelaire, Verlaine, etc., sont très littérales mais peu poétiques. M. George Fuchs, en un manifeste publié en tête du numéro, découvre à nouveau, pour en faire les éclaireurs de son groupe, des poètes et des artistes que tout le monde en Allemagne connaît et vénère à fond. Il nous peine de voir que M. Paul Gérardy semble avoir renoncé, presque, à nous donner de ses délicieux vers en français, pour s'adonner entièrement à ce sous-symbolisme hermétique. Dans les *Blaetter*, il donne de suggestives notes sur l'*art spirituel*, et dans la *Kunst-Chronik* des études sur les artistes wallons Auguste Donnay et Joseph Rulot. Les nombreuses illustrations de A. Donnay qui ornent ces trente pages sont de bien intéressantes tentatives d'art. Mais tout cela a l'air d'une succursale de revue belge et ne persuade nullement du génie de M. Stefan George. Cependant qu'avec quelques pièces de vers Hugo von Hofmannsthal continue à être un très grand poète.

*Die Zeit*, de Vienne, dont dix numéros permettent maintenant de juger les tendances d'ensemble, tient toutes les promesses qu'elle avait faites à ses débuts. Sous l'habile direction littéraire de M. Hermann Bahr, chaque semaine elle nous réserve de nouvelles surprises, réunissant le genre de la revue sérieuse et très documentée à un tour d'esprit très brillant et très élégant — très viennois, pour ne pas dire très parisien. M. Bahr, dont l'esprit sans cesse aux aguets sait saisir tous les détours de la pensée contemporaine, y révèle tour à tour Montesquieu et Oscar Wilde, Camille Mauclair, Knopff et Whistler, après avoir, dès le premier numéro, affirmé son dédain absolu pour l'opinion de l'abonné. Sa sagace critique théâtrale donne chaque semaine des aperçus nouveaux sur la façon de cultiver l'art au bord du « beau Danube bleu ». Hugo von Hofmannsthal parle sous divers pseudonymes de l'esthéticien anglais Walter Pater et Gabriel d'Annunzio. Des notes d'art de MM. H. Helferich et R. Muther, des romans de Ferdinand de Saar et d'Annunzio, la *Décadence du Mensonge* (*Decay of lying*), dialogue d'Oscar Wilde. — Cependant les

tendances de la *Zeit* restent essentiellement politiques et sociologiques. Les pénétrants articles de M. H. Kanner, incisifs et batailleurs, ont déjà fait du bruit dans toute l'Europe. Ses notes hebdomadaires sur la politique autrichienne révolutionnent les mœurs paisibles de là-bas. En parler ici dépasserait les cadres du *Mercury*. Nous aurons souvent à revenir ici sur cette revue aux belles tendances européennes.

Une nouvelle revue suédoise, la **Nordisk Revy**, paraissant à Stockholm, nous envoie son premier numéro (1<sup>er</sup> janvier 1895). Au sommaire un fragment du volume sur Shakespeare que prépare George Brandès, des vers de Emile Kléen, entre autres une très belle traduction du *Colloque sentimental* de Verlaine, une étude de Ola Hansson sur Per Hallström et des lettres sur les théâtres datées de Copenhague et de Gøteborg.

Dans la **Nouvelle Revue** (1<sup>er</sup> et 15 décembre), Maurice Maeterlinck étudie la personnalité du poète Fr. von Hardenberg (Novalis). « Les hommes marchent par des chemins nombreux; qui les suit et les compare verra surgir d'étranges figures », disait cet adorable jeune homme, la plus séduisante figure du romantisme allemand. « J'ai choisi trois de ces hommes, dont les routes nous mènent sur des cimes différentes, ajoute M. Maeterlinck. J'ai vu miroiter à l'horizon des œuvres de Rusbroeck les pics les plus bleuâtres de l'âme, tandis qu'en celle d'Emerson les sommets les plus horribles du cœur humain s'arrondissaient irrégulièrement. Ici nous nous trouvons sur les crêtes aiguës et souvent dangereuses du cerveau; mais il y a des retraites pleines d'une ombre délicate entre les inégalités verdoyantes de ces crêtes, et l'atmosphère y est d'un inaltérable cristal... » « Parmi ces envoyés de l'âme humaine, Novalis serait celui qui représenterait l'un des aspects les plus insaisissables, les plus subtils et les plus transparents de l'être supérieur qui se tait au fond de nous. Il serait l'âme ambulante, l'abeille de cristal de ce groupe à peu près immobile. Il est aussi mystique que les autres, mais son mysticisme est d'un genre spécial... »

Dans sa livraison du 15 décembre, la même revue commence la publication d'un nouveau drame d'Ibsen encore entièrement inédit : *Le petit Eyolf*. — H. ALBERT.

§  
Le *Mercury* a toujours fait une large place aux littératures étrangères et particulièrement à la littérature hollandaise, dont la renaissance s'accroît de plus en plus. Nous avons été des premiers à parler de Multatuli et des Jeunes de Hollande, dont beaucoup depuis ont fait leur chemin et se sont définitivement affirmés. Aussi dès ce numéro de janvier donnerons-nous régulièrement une chronique sur le mouvement littéraire et artistique en Hollande, en signalant et en commentant tout ce que les revues de là-bas présenteront d'intéressant.

Au numéro de novembre du nouveau périodique d'art et de

littérature **Tweemaandelijksch Tydschrift** (superbement édité par Scheltema et dont la liste des collaborateurs compte des noms qui lui assurent une bonne place dans le mouvement jeune : Frans Erens, le trop méconnu Herman Gorter, André Jolles, Kalff, l'excellent critique du *Handelsblad*, Hélène de Swart, Gust Vermeulen, le directeur de *Van Nu en Straks*, Toorop, Ary Prins, Verwey, d'autres encore), au numéro de novembre, disions-nous, des sonnets de Mme Henriette Drabbe qui plaisent par la délicatesse toute féminine des impressions; çà et là, des vers qui restent après lecture, comme celui-ci, merveilleusement rythmé :

*Zooals sneeuwzacht een zwaan door vyver vaart...*

Une excellente étude sur la bourgeoisie hollandaise de M. J. van der Goest. Là-bas comme ici, comme partout ailleurs, elle est la classe repue, avachie dans la jouissance de vivre, incapable même de trop s'inquiéter et de résister au socialisme triomphant, à l'anarchie naissante.

M. Jelgersma, dans un très long article, essaye de démontrer que Henrik Ibsen est un ennemi de la morale parce que, selon lui, il accepte et défend la théorie de l'égoïsme de Max Stirner. Ibsen, dit l'auteur, explique clairement, par le choix de ses héros et de ses héroïnes, que l'homme doit vivre *selon lui-même* et non selon l'ordre et la loi — *ces deux causes de tous les malheurs*. Selon lui-même — et M. Jelgersma de conclure : égoïsme, ce qui n'est pas exact, car s'il est une chose qui exclut l'égoïsme, c'est bien l'individualisme. La personnalité n'implique aucunement l'idée d'égoïsme. Est-ce que Stockman est égoïste? Est-ce que Rosmer est égoïste? Est-ce que Solness et cet admirable Hilde sont des égoïstes? Alors, toute tendance vers En-Haut n'est qu'égoïsme! alors, vouloir s'élever, vouloir sortir du sillon commun, vouloir être autre que le voisin — non pour le plaisir d'être autre, mais par *conscience* tout simplement et aussi parce qu'étant vous-même vous pourrez mieux aider à l'œuvre commune, — alors tout cela n'est qu'égoïsme!

D'ailleurs, M. Jelgersma, comme suprême argument, renvoie le lecteur aux commérages de Max Nordau!

Le **Gids** de novembre publie des vers de M. Pol de Mont un admirable poète flamand (Anversois), dont je suis fort heureux de pouvoir parler ici. Disciple de Jan van Beers (le père du peintre parisien), il vint immédiatement, après la génération romantique, celle dont Lodewyck Ledeganck, van Ryswyck, Willems et van Beers furent les meilleurs poètes. D'un sentimentalisme qui rappelle quelque peu Heine et avec des souplesses de langue fort rares en Neerlande, il occupa tout de suite une place à part dans la littérature contemporaine. Les légendes du petit Jésus que publie le **Gids** sont infiniment naïves et constituent certainement la meilleure partie de l'œuvre de l'auteur des *Zingende Vogels*.

Au numéro de décembre du même **Gids**, un excellent article de M. Byvanck sur l'influence philosophique de saint Thomas d'Aquin.

Plus de nouvelles de la vaillante revue bruxelloise *Van Nu en Straks*. En tous cas, les derniers numéros ne nous sont pas parvenus. — R. DE MARÈS.

§

Nouveaux périodiques :

**Le Monde Moderne**, revue mensuelle illustrée (Quantin). Jolie publication de typographie très soignée, dans la forme des magazines anglais.

**La Revue de Province**, littéraire, artistique, théâtrale, illustrée, paraissant le 10 et le 25 du mois (Directeur : ALFRED REMY, Besançon).

## CHOSSES D'ART

J'aurais voulu parler des céramiques de M. Lachenal, qui sont d'un goût peu agréable au point de vue purement artistique, mais d'une exécution curieuse et d'un intérêt technique spécial : parler aussi des dernières affiches, de l'exquis lavis de Georges de Feure pour « La Plume », de la belle lithographie sombre qu'a créée pour l'annonce du « Rire » l'excellent peintre Louis Anquetin : mais je ne puis m'arrêter qu'à un fait d'art dans ce mois. C'est l'exposition qu'a ouverte des dessins de Manet M. Vollard, dans son petit magasin de la rue Laffitte.

Edouard Manet ! Il faut toujours revenir à cet homme comme au grand peintre français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut bien avoir des conceptions à côté, rêver au pays de légende où triomphe solitairement M. Puvis de Chavannes, rechercher les perversités de M. Degas, désirer la paresse et l'oubli sensuel dans les ensoleillements de M. Claude Monet ; mais personne n'est plus intimement peintre, plus bellement réalisateur des volontés et des lois de l'art pictural que le grand homme dont je parle. Réaliste au beau sens plastique du mot, Manet est l'observateur aux yeux clairs, incroyablement lucide, divinateur de gestes, synthétiste en trois traits simples d'un caractère, d'une pensée, d'un songe : et en même temps l'intellectuel découvre mille intentions, mille timidités, mille complexités psychologiques savoureuses sous cette audace et cette franchise. Peintre, Manet l'a été au plus haut degré ; il a esquissé, développé et fini des chefs-d'œuvre, il a eu sa palette à lui, son dessin à lui : les beaux gris, les beaux noirs, les beaux feuillages bleus, émeraudes ! Et en même temps quel dessin large et sûr, déconcertant de sûreté simple !

Une société vit dans l'œuvre de Manet. Avec son air tranquille et pas « littéraire » cet artiste a fixé le second Empire, son élégance et sa joie, ses vulgarités rieuses, avec la force d'observation caustique d'un Stendhal. Il y a chez M. Vollard

des foules de petits croquis au crayon sur des feuillets de calepin, qui sont l'essentiel d'une époque. La belle chose qu'un chapeau de femme, un bouquet de violettes sur de la soie noire, peints par cet homme ! Et tout ensemble il saisira une défaillance d'âme dans un regard, une lassitude dans des mains croisées, une fièvre, un rictus, un dégoût de vivre dans un pli, dans le laisser-aller d'une attitude. Réaliste, oui, parce qu'il se sert d'un art de spectacle — et à ce point de vue seul, immortel, mais intellectuel plein d'esprit, de sagacité et d'élection.

Rien de banal dans Manet, le style intervient toujours. Parfois une grâce languide (certains croquis de femmes aux noblesses inquiétantes font songer). Mais presque toujours la vie, des corps souples et aisés, des svelteness, le caractère cherché obstinément dans toutes choses : parfois aussi, dans cette œuvre essentiellement saine, des échappées vers le rêve le plus subtil, le plus tremblant... Je ne puis admirer assez la santé et la franchise. Ce sont les mots qu'il faut dire cent fois devant des tableaux de Manet. Et ici, dans ses dessins, il apparaît encore plus grand. On découvre une admirable nature dont le primesaut est infaillible, on saisit sur le vif le plus énergique, le plus passionné des tempéraments riches : la beauté, la carrure de la ligne, l'éclat du ton, l'harmonie des valeurs arrachent l'admiration. Tout ce que Manet a peint, il l'a bien peint : il y a chez Vollard des croquis de chats admirables, et des fleurs, et des nus, et des études dans la rue, et des figures de style, et des mains, et des étoffes, de tout, et tout cela d'ensemble est une merveille, une époque léguée à l'avenir par une volonté de plasticien. Personne dans ce temps, et depuis que le maître est mort, n'a atteint à cette constante lucidité, à cet équilibre harmonieux de la vision et des moyens, à ce don du caractère qui fait qu'une série de Manet tiendra à côté de n'importe quel peintre. Il a cherché et il a trouvé, ce qu'il a fait n'avait pas été vu, et il a laissé l'exemple le plus solide, le plus profitable, l'initiation à son art la plus sérieuse, avec un violent esprit d'indépendance.

Combien les jeunes peintres eussent dû recourir à celui-là qui est mort ! Aux heures où l'on se sent faiblir dans son métier, personne n'est d'un spectacle plus salubre, d'un enseignement plus fort. Au lieu de cela, ils ont raffiné sur le subtil et les détails, fait le principal de ce qui est en second, exagéré le dessin paradoxal de Degas, qui n'est tolérable et beau que chez le seul Degas, parce qu'il sait ce qu'il fait, exagéré la couleur de Monet, qui est bien le seul à la connaître, négligé tout le dessous de leur état, méprisé des individualités comme celle de M. Besnard par exemple, qui a eu des hauts et des bas, mais est le seul qui soit venu de Manet et ait montré de belles choses de forme, de couleur et d'invention. Les jeunes peintres sont tombés dans le bizarre ; rapidement arrivés au bout de leurs moyens, ils ont cherché à les augmenter. Toujours d'un faux départ, ils ont trouvé la théorie du pointillisme, qui est bien la chose la plus anti-artistique qui soit. Et de